COLÈRE

Georges Peterson

Georges Peterson

Colère

© Georges Peterson, 2025

ISBN numérique :

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Georges P., le vrai, et au monde qu’il nous a laissé.

À Mia, Félix, à tous les autres, et au monde que nous leur lèguerons.

***

Merci à Marianne, sans qui ce projet aurait été abandonné à plusieurs reprises.

Merci à Arnaud, qui m’a encouragé et conseillé depuis le premier jour, et même avant.

Merci à Timothée et Jean, mes relecteurs éclairés, pour leur attention aux détails, leur œil critique et leur soutien.

Merci à Amélie, Laurence et Maxime, pour leur regard et leurs conseils sur les personnages, respectivement, de Fabienne, Sonja et Margaux.

Merci à tous celles et ceux qui s’inquiètent pour le vivre-ensemble, l’altérité, le pluralisme, la démocratie, et qui se battent tous les jours pour les préserver.

Vendredi 10 avril

Bruno affectionne la juste saveur des fins de semaine. Les vendredis ont toujours été pour lui la promesse d'une douceur, d'une quiétude retrouvées, de la récompense du travail bien fait. Ce vendredi ne fait pas exception : le voilà qui presse le pas, décidé, dans les rues sombres de sa ville, Magny. La nuit règne, silencieuse et aux aguets.

Bien sûr, depuis le décès de Carole, et ensuite le départ de Virginie, les vendredis n'ont plus la même saveur. Il lui a fallu apprivoiser la solitude, s'inventer des rituels de substitution. Au début, ça avait été les matchs des oranges et noirs du FC Magny, en tribunes, avec quelques jeunes types du boulot. Cette fantaisie avait bien duré quelques mois, mais entre la descente en deuxième division, l'odeur du shit dans les gradins et les mecs tout autour qui scandaient des mots de jeunes en s'époumonant, le charme n'avait guère opéré très longtemps. Cependant, Bruno avait découvert, dans les travées de l'enceinte, un fumet qui lui était jusqu'alors méconnu : le kebab. Bien qu'il n'ait pas beaucoup voyagé dans sa vie de smicard, Bruno a tout de suite flairé le bon filon, importé tout droit de l'Empire ottoman. Ce mélange de viandes grillées, de pains pita et de généreux morceaux d'oignons s'était immédiatement taillé une place de choix dans son copieux régime alimentaire. À la grande époque, il arrivait à Bruno d'en déguster jusqu'à quatre ou cinq par semaine, à grand renfort de frites surgelées et de sauces caloriques qui complétaient invariablement le tableau. Mais la balance s'était vite affolée, puis son cœur et son médecin généraliste avec, et il avait dû se résoudre à réduire les doses, histoire de repasser sous le quintal.

À mesure que Bruno accélère l'allure, en cette douce nuit de début de printemps, ses genoux le font de plus en plus souffrir. Quatre-vingt-douze kilos ramenés à sa condition de type court sur pattes : il est tentant de plaindre ses pauvres guiboles, qui supportent, bon an mal an, tout le poids de l'imposant bonhomme. Avec l'âge, et la soixantaine déjà derrière lui, l'arthrose s'était incrustée et elle promettait de l'accompagner jusqu'au cercueil. Alors Bruno

serre les dents, tandis qu’en son for intérieur il sous-pèse les hectomètres qui le séparent de son graal.

Un dernier virage à gauche, un ultime passage piéton à traverser, et la porte du paradis s’ouvrira. Les rues de la ville de Bruno sont quasi-désertes : force est de constater que passé vingt-trois-heures, le quartier du marché couvert avait déjà démarré son apnée du sommeil. À son entrée dans l’établissement, Abdel, le gérant septuagénaire du Magny Istanbul, le salue d’un hochement de tête entendu.

— Bonsoir patron.

— Salut chibani ! La forme ?

Pas d’autre client à l’horizon. Comme à chaque fois, Bruno prend place contre le mur de gauche, perpendiculairement au comptoir et face à l’écran géant. Le revêtement de la table à laquelle il s’est installé, pour ne pas dire affalé, colle légèrement au contact de ses mains, vestige d’une clientèle de début de soirée déjà partie vers de meilleurs cieux. En habitué des lieux, l’aspect poisseux n’a pas rebuté Bruno, qui a pris soin de déposer le sac Action qu’il avait emporté avec lui sur la chaise juste à sa droite.

— Abdel, comme d’habitude, avec supplément cheddar, et sans salade s’il te plaît : quand elle est chaude c’est encore plus dégueulasse !

Bruno se bidonne, il aime bien rigoler, parler fort pour mieux occuper l’espace. Pendant qu’il attend son plateau, son regard bifurque vers l’écran géant et les slogans en lettres rouges qui clignotent sur un fond blanc. L’information, le débat, la polémique battent leur plein dans un immense capharnaüm visuel et sonore, joyeux bazar d’invectives et de désaccords bruyants.

Bruno a vraiment la dalle, ça devient de moins en moins tolérable. La succulente odeur de la broche qui tourne sur elle-même à environ trois mètres de son visage le nargue ostensiblement. Depuis l’après-midi, l’attente s’était avérée interminable : il avait embauché à quinze heures, et il n’avait rien avalé depuis son reste de raviolis au gruyère râpé du déjeuner. Pour tromper l’ennui et son

estomac, il tente à présent de prêter oreille aux thématiques du soir, qui occupent les experts en plateau. Différents messages apparemment urgents défilent en bas de l'écran : « L'insécurité, thème central de la campagne » ; « Rapport commandé par le ministère de l'Intérieur : les banlieues au bord de l'implosion » ; ou encore « Explosion du communautarisme : la République est-elle en passe de disparaître ? ». Les propos des sommités du soir ne laissent guère de place au doute : les immigrés sont la cause de tous les maux de la nation – Bruno songe que ça peut se discuter – et les différents pouvoirs en place depuis une vingtaine d'années regardent inlassablement ailleurs – il adhère largement à ce postulat.

Bruno a confusément pensé quelque chose comme « Réellement con, ce bougnoule », et finalement d'autres mots sont sortis de sa bouche :

— J'arriverai jamais à comprendre comment tu peux t'infliger ça du matin au soir. Je veux dire, surtout toi.

— Laisse patron, on s'en fout, au moins ça me tient compagnie. Et ça met de la vie dans le restaurant.

En finissant sa phrase, Abdel dépose, sur la table de son seul client, le plateau garni d'un grec servi dans une fine galette turque, tentative de Bruno de sauver ce qui subsiste de sa ligne, et d'une montagne de frites luisantes d'huile, salées à souhait. Le tout agrémenté d'une canette de Coca Cherry. Bruno est sur le point d'être pleinement satisfait :

— Chibani, fais passer la mayonnaise si tu veux bien.

Et Abdel de déposer directement sur la table à la droite de Bruno le bidon de mayonnaise de dix litres, acheté chez Metro, avec une grande cuillère à l'intérieur.

—Ah je te jure… De toute façon, mourir de ça ou d'autre chose. Pas vrai Abdel ?

Large sourire et clin d'œil complice de Bruno. Mais Abdel, soudainement absorbé par l'écran, n'a pas répondu, le regard dans le vague. À la télévision, la thématique a changé : place à l'autre sujet phare du moment, le dernier virus enfanté par l'hiver. Heureusement pas meurtrier, sauf chez les plus vulnérables,

et moins inquiétant que les premières vagues d'une pandémie plus ou moins récente qui avait mis la planète entière à genoux, il apparaît tout de même que ce microbe est une belle cochonnerie. Bruno avait traversé les premiers mois de l'année sans y avoir eu droit, mais il se tient sur ses gardes : il paraît que cette bactérie équivaut à une grosse grippe, avec des symptômes intestinaux peu enviables en guise d'apothéose.

Urgence de penser à autre chose, Bruno détourne le regard et contemple l'intérieur de l'établissement. Les lieux sont pour le moins modestes, à l'image de leur tenancier : des murs crépis d'une couleur blanchâtre, des luminaires du siècle dernier, dont les ampoules clignotent de temps à autre en projetant une lumière blafarde, des tables et des chaises au style minimaliste. Au mur, quelques rares décorations, dont des cadres qui immortalisent la venue de célébrités locales un rien *has been*, venues déguster des falafels ou un kebab, et une écharpe de l'équipe nationale de football de Tunisie.

— Quand est-ce que tu vends Abdel ? T'as pas tes trimestres ?

— Qui t'a dit qu'ici c'est chez moi chef ?

Devant la moue dubitative de Bruno, pas bien certain d'avoir compris, le vieil homme précise :

— Je loue ici, et j'ai un fils sans emploi, je l'aide du mieux que je peux. Donc les grandes vacances au soleil, ça sera pour une autre vie.

Il avait prononcé ces mots sans une once de mélancolie, de vague à l'âme, et encore moins de rancœur. Bruno n'avait jamais imaginé qu'Abdel n'était peut-être pas le propriétaire des lieux. Tout d'un coup, le voilà qui songe à sa retraite à lui. Il pense à la quille qui approche, à ses croix sur le calendrier, à la hâte de se tirer loin de ce trou et d'avoir son bout de terre à lui.

Bruno achève son dîner dans le silence, puis il finit par déposer son sac sur la table, fièrement.

— Tiens Abdel, cadeau de la maison.

Le voilà qui dispose sur une serviette en papier un assortiment de pâtisseries orientales qui lui ont été offertes par un collègue marocain, et qu'il avait résisté à la tentation d'engloutir la veille au soir.

— Oh ça alors patron, c'est gentil. Comment tu connais ça ?

— Tant qu'il s'agit de sucre, je suis imbattable. Tu m'en diras des nouvelles, j'en ai goûté une ou deux hier. Je suis sûr qu'ils n'en font pas des aussi bonnes, chez toi !

Non pas que Bruno soit charitable de nature, c'est même plutôt le contraire dernièrement, mais Abdel et son antre constituent un repère, un îlot de stabilité dans la solitude et la monotonie de son quotidien. Chaque vendredi soir, après sa dernière garde de la semaine, qu'il neige ou qu'il grêle, il retrouve son hôte en ces lieux, et ils partagent quelques mots simples, sans prétention. Ils se marrent aussi, surtout Bruno. De temps à autres, ils parlent de leurs enfants, des voyages qu'ils auraient aimé s'offrir et qu'ils ne feront qu'en rêves, de la vie de plus en plus chère. D'ailleurs, il sait gré à Abdel de ne jamais augmenter ses tarifs, ou presque, dix centimes par-ci, par-là, rien d'abusif. Avec l'inflation sans fin des prix des denrées alimentaires, de l'électricité et du reste, personne n'aurait pourtant pu lui en vouloir de faire cracher le client au bassinet.

Pas mécontent de son effet, c'est le moment que Bruno choisit pour prendre congé.

— À vendredi prochain, chibani.

— Sois prudent en rentrant. À la semaine prochaine.

Bruno enfonce sa casquette Mondial Sécurité, son employeur, au sommet de sa tignasse poivre et sel, esquisse un signe d'au revoir et quitte l'établissement, abandonnant derrière lui de délicieuses effluves de viande. En un rien de temps, entre les murs du Magny Istanbul, il ne demeure plus rien de sa silhouette tassée, cassée par des décennies de labeur, les peines tues et les déceptions indicibles.

Le plus dur peut commencer : sept-cents mètres de marche forcée avant le tram, préalable à son retour au bercail. Par chance, le printemps arrive et il ne pleut pas ce soir, mais qu'est-ce qu'ils ont pu bouffer comme flotte, au cours des semaines écoulées. En temps normal, Bruno se déplace en voiture, mais voilà

près d’un mois que la Dacia est au garage. Avarie incompréhensible dont personne, parmi les mécanos, ne sait lui expliquer précisément l’origine et qui le laisse froid : quel genre de types à grosse tête ont réussi à foutre autant de puces électroniques, d’applications et de machins du genre dans une bagnole ? Encore des mecs sortis de Polytechnique, probablement. De toute façon, partout où il pose le regard, il ne comprend plus rien : les nids-de-poule se multiplient sur les routes et personne ne les rebouche, ou alors on fait semblant de mettre des rustines par-ci, par-là. Les trains ne partent plus jamais à l’heure. Les pénuries de médicaments s’intensifient, et dans le sens inverse le trou de la Sécurité sociale bat des records. On ne trouve plus un garagiste valable à cinquante kilomètres à la ronde. Sans parler des politiciens qui mentent pour gagner, déçoivent ensuite, et reviennent mendier les suffrages du bon peuple quelques années après. Et il devrait encore sacrifier deux dimanches pour aller voter pour ces pitres ? Très peu pour lui, il ira à la pêche. Sauf si… Ça leur ferait les pieds, tiens. Ou alors, il pourrait retourner voter blanc, mais autant se soulager dans un violon.

En pressant le pas, Bruno contemple sa ville plongée dans la pénombre, il se dit que tout n’est pas encore perdu, mais que les perspectives ne se sont guère réjouissantes. Commune française du grand ouest hexagonal, Magny compte environ cent dix mille habitants ; et on y dénombre cent soixante-dix jours de pluie par an. Des familles, mais pas seulement, un centre historique et piéton relativement agréable, quoiqu’un brin daté, un quartier d’affaires qui fout le cafard à Bruno, un centre commercial. En périphérie du quartier central, des commerces qui ferment, le métissage tous azimuts, l’insécurité qui monte. À part les transports en commun qui se modernisent, avec trois lignes de tramway récemment sorties de terre, les services publics se rabougrissent, s’éloignent des citoyens, se digitalisent, comme ils disent pour faire bien. Très peu d’espaces verts, mais l’océan à deux grosses heures de route, pour ceux qui ont les moyens. Relative curiosité locale, le Musée européen des arts médiévaux fait régulièrement le plein de retraités allemands, italiens et britanniques, en goguette au bénéfice de jumelages conclus par la municipalité, mais il attire moins que l’Abbaye de Poncey, à trente minutes à l’ouest de la ville. Bruno est arrivé à Magny il y a presque quarante ans : il a vu sa ville se développer, prospérer un peu, truster les premières places des classements des villes françaises de plus de cent mille habitants où il fait bon vivre, puis décliner à petit feu. Il faut dire ce qui est : le soir, ça craint, et quand il marche seul dans la nuit, il se réjouit de ne